

Nous répondrons à ces sceptiques que nul effort n'est vain lorsqu'il a pour but l'amélioration de la personne humaine !...

E. CRAVOISIER.

C'est une grande et belle idée qu'a eue notre ami M. Léon Berthaut de fonder à Rennes cette Société d'Art et de Littérature dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros.

Nous avons dit déjà le but de cette Société. Sa formule est simple. L'association s'efforcera de « répandre l'amour du beau, et spécialement de la beauté populaire dans les classes pe favorisées. »

Dans une revue intitulée *la Coopération des Idées*, M. Gabriel Séailles écrivait l'autre jour :

« Un des inconvénients de notre vie, avec ses excès, sa division, son travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le incessant coule entre deux rives de la vie, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes ; nous ne faisons ni le même travail ni les mêmes distractions ; quand nous nous rencontrons, nous découvrons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie ; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger, volontiers, c'est l'ennemi.

Il importe que nous apprenions à nous connaître ; le jour où nous nous connaissons, nous serons, soyez-en sûrs, bien près de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit. »

Les membres de la Société d'art et de littérature feront les premiers pas pour obtenir cette communion des esprits dont parle M. Gabriel Séailles.

Le travailleur manuel — il faut bien le reconnaître — a toujours quelque prévention contre le travailleur de la pensée, contre celui que j'appellerais « l'Intellectuel » si ce très beau titre n'avait été récemment galvaudé par de très vilains individus.

Il lui reproche, non sans raison, son orgueil, ses dédains de la foule, son parti-pris de s'enfermer dans cette Tour d'ivoire du rêve ou de la pensée qu'à célébrée le Poète ; et quand ce reproche s'extériorise, c'est très volontiers que l'Ouvrier appelle l'Artiste un « poseur » ou un fainéant !

Et cependant cet ouvrier sent bien qu'il a faim lui aussi du pain dont se nourrissent les esprits. L'idée de Beau est en lui comme elle est en tous les cerveaux. Mais, malheureusement, ainsi qu'une graine que ne réchaufferait aucun soleil ou que ne mouillerait aucune rosée, cette idée ne peut germer, se développer, s'épanouir.

Lire ? Quels livres ou quels auteurs choisira-t-il de préférence ? Dans le nombre sans cesse montant des productions littéraires, quelle est la meilleure ? Nul conseil ne le guide, et il s'en va au hasard acheter soit le roman-feuilleton que recommandent des affiches tapageuses, soit la publication bête et quelquefois malsaine lancée par des industriels en librairie.

Bien vite son esprit se fausse ou se dégoûte.

A ces maux, plus graves peut-être qu'on ne l'imagine, il est un remède et c'est ce remède que préconise M. Léon Berthaut.

Celui qui sait ira chez celui qui ignore. Il se rendra dans son atelier, le conviera à des conférences ; et soit par la parole, soit par la vue, il l'introduira aux grands chefs-d'œuvre conçus par les peintres, les poètes, les littérateurs. Il brisera pour lui cet « os mullaire », dont parle Rabelais, et il lui donnera en nourriture la « moëlle substantifique » du Beau, en qui se synthétisent le Bien et le Vrai.

Savants artistes et ouvriers se rapprocheront ainsi et apprendront à mieux connaître, et c'est d'un commerce semblable que naîtront peut-être un jour la paix sociale et l'affranchissement du peuple.

Volonté. Nov. 98 *Circle d'études*
A la suite de l'article sur la *Coopération des Idées*, Louis Lumet, plusieurs lecteurs nous demandant quelques renseignements précis. Les cours ont lieu tous les soirs, à 8 heures et demi, 17, rue Paul-Bert. Nous sommes à la disposition des jeunes gens qui voudraient créer de nouveaux centres de pensée.

L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR du Peuple

France — *Nov. 98*
M. Gabriel Séailles, inaugurant la nouvelle série des entretiens de la *Coopération des idées* (17, rue Paul Bert), a prononcé une très remarquable conférence qui mérite d'être livrée tout entière au grand public. Rarement, il est donné de lire des pages inspirées d'un si noble esprit et d'une si grande beauté morale. Nos lecteurs nous sauront gré de leur procurer ce haut plaisir.

I

Les grandes choses le plus souvent ont d'humbles commencements : nous inaugurons très modestement une grande chose. Un jour, en ouvrant la première université populaire, l'orateur officiel évoquera le souvenir de cette petite salle de la rue Paul Bert, où quelques hommes de bonne volonté se sont groupés dans un commun amour de la vérité, convaincus qu'il y a en elle quelque chose qui, en accordant les intelligences, prépare l'union des cœurs. Soyez assurés que nous serons traités d'utopistes, de rêveurs, qu'en dépit des expériences déjà faites à l'étranger, on se moquera de notre enseignement supérieur du peuple. Ayons l'audace d'être ridicules. Les hautes ambitions sont permises, à condition qu'elles ne fassent point oublier les pénibles et lents efforts par lesquels se réalise tout progrès réel et durable, les mille combats ignorés, les luttes quotidiennes de la volonté individuelle, par lesquelles s'assurent enfin les conquêtes de l'espèce. Ce que nous voulons, Messieurs, le voici : nous voulons que savants et ouvriers se rapprochent, apprennent à se connaître, et que ce commerce soit fécond pour les uns comme pour les autres ; nous voulons que tous soient appelés à participer à la beauté, à la vérité, à la vie morale, à ces biens précieux qui font la dignité de la personne humaine ; nous voulons par là travailler tout à la fois et à la paix sociale et à l'affranchissement du peuple.

Un des inconvénients de notre société, avec son excessive division du travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le flot incessant coule entre deux rives de pierre, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes ; nous n'avons ni le même travail ni les mêmes distractions ; quand nous nous rencontrons, nous éprouvons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie ; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger, volontiers, c'est l'ennemi. Il importe que nous apprenions à nous connaître ; le jour où nous nous connaissons, nous serons, soyez-en sûrs, bien près de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous ; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertir sans une sorte de trahison.

Loin de se séparer du peuple ils étaient, à cette heure, sa conscience même ; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang ; ils le rappelaient à ses grandes traditions ; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties sacrifier la justice ; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti, pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver pieusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même : elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle ne s'abandonnerait elle-même, elle

« Un des inconvénients de notre
é, avec son excessive divis
vail, ses par les agglomérations
aines, ses foules noyées, dont le
incessant coule entre deux rives de
c'est que nous nous ignorons les
autres. Nous habitons dans la
me ville des villes différentes; nous
avons ni le même travail ni les mêmes
distractions; quand nous nous rencon-
trons, nous éprouvons une sorte de
gêne, nous nous intimidons réciproque-
ment, nous ne savons plus nous parler
avec la franchise et la cordialité qui
conviennent aux libres citoyens d'une
même patrie; nous devenons comme
des étrangers, et l'étranger, volontiers,
c'est l'ennemi.

Il importe que nous apprenions à
nous connaître; le jour où nous nous
connaîtrons, nous serons, soyez-en
sûrs, bien près de nous aimer; et je
ne sais rien de plus propre à préparer
ce rapprochement que la recherche en
commun de la vérité, qui des multiples
esprits qui la reconnaissent et l'affir-
ment fait comme un seul et même
esprit. »

Les membres de la Société d'art et
de littérature feront les premiers pas
pour obtenir cette communion des es-
prits dont parle M. Gabriel Séailles.

Le travailleur manuel — il faut bien
le reconnaître — a toujours quelque
prévention contre le travailleur de la
pensée, contre celui que j'appellerais
« l'Intellectuel » si ce très beau titre
n'avait été récemment galvaudé par de
très vilains individus.

Il lui reproche, non sans raison, son
orgueil, ses dédains de la foule, son
parti-pris de s'enfermer dans cette
Tour d'ivoire du rêve ou de la pensée
qu'à célébrée le Poète; et quand ce re-
proche s'exteriorise, c'est très volon-
tiers que l'Ouvrier appelle l'Artiste un
« poseur » ou un fainéant!

Et cependant cet ouvrier sent bien
qu'il a faim lui aussi du pain dont se
nourrissent les esprits. L'idée de Beau
est en lui comme elle est en tous les
cerveaux. Mais, malheureusement, ainsi
qu'une graine que ne réchaufferait au-
cun soleil ou que ne mouillerait aucune
rosée, cette idée ne peut germer, se
développer, s'épanouir.

Lire? Quels livres ou quels auteurs
choisira-t-il de préférence? Dans le
nombre sans cesse montant des pro-
ductions littéraires, quelle est la meil-
leure? Nul conseil ne le guide, et il s'en
va au hasard acheter soit le roman-
feuilleton que recommandent des affi-
ches tapageuses, soit la publication
bête et quelquefois malsaine lancée par
des industriels en librairie.

Bien vite son esprit se fausse ou se
dégoûte.

A ces maux, plus graves peut-être
qu'on ne l'imagine, il est un remède
et c'est ce remède que préconise M.
Léon Berthaut.

Celui qui sait ira chez celui qui
ignore. Il se rendra dans son atelier,
le conviera à des conférences; et soit
par la parole, soit par la vue, il l'in-
tièra aux grands chefs-d'œuvre conçus
par les peintres, les poètes, les littéra-
teurs. Il brisera pour lui cet « os m-
dullaire, » dont parle Rabelais, et il l-
donnera en nourriture la « moëlle sut-
tantifique » du Beau, en qui se sy-
thétisent le Bien et le Vrai.

Savants artistes et ouvriers se ra-
procheront ainsi et apprendront à
mieux connaître, et c'est d'un commer-
semblable que naîtront peut-être un jo-
la paix sociale et l'affranchissement
peuple.

En lisant ces lignes, quelques lec-
vont sourire peut-être et nous faire